

## Vingt-quatre heures sur vingt-quatre

Anne Brigitte Renaud

Numéro 110, automne 2006

Compassion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, A. B. (2006). Vingt-quatre heures sur vingt-quatre. *Moebius*, (110), 123–125.

## ANNE BRIGITTE RENAUD

### *Vingt-quatre heures sur vingt-quatre*

Elle m'annonça qu'elle allait peut-être lui écrire. Pour la dernière fois.

Tout ce que j'avais entendu auparavant n'était donc que fadaïses. Paroles en l'air. Moignons de promesse. Borborygmes de vérité. C'est ce que je crus sur le coup.

Les bras croisés sur la poitrine, la tête penchée sur le côté, elle était grave en me confiant cela.

L'air encore plus grave, l'accent de la sincérité, elle répéta. Peut-être parce que je n'avais pas bougé. Rien dit encore. Peut-être croyait-elle que je n'avais pas entendu.

Sur la vitre, derrière elle, une mouche s'affolait, tentait en vain de s'échapper. J'étais médusé par ses allers-retours. J'entendais, ou plutôt je m'imaginai entendre le bruissement de ses ailes. Espoir. Désespoir. Zzzzzz. Colère. Puis. Repos. Attendre.

On en était aux entrées. Comme à son habitude, elle chipotait dans son assiette. Faisait le tri. Redessinait les sillons dans lesquels avaient dû croître les tomates, les concombres et la laitue qui garnissaient son plat. *Qu'est-ce que tu en penses?* en avalant une bouchée de saumon fumé.

Elle me regardait. Le défi au bout des lèvres. Les yeux dans l'eau. Larmes en bouteille. Je la trouvais belle. Elle n'ajouta rien pendant quelques minutes. Moi non plus.

Ses paroles s'étaient nouées dans mon ventre. De fines lames se frayaient un passage dans mon œsophage. Je pris une gorgée d'eau avec la pilule amère qu'elle venait de me resservir.

La mouche avait repris son manège de mouche. Elle montait, descendait. Indifférente à ma douleur. Un couple enlacé entra dans le café. Je les vis. Ils ne voyaient personne.

Elle avait suivi mon regard.

D'une certaine façon, je continuais à marcher dans les ruelles sales de mon enfance. Ce n'est pas parce que je portais des vêtements griffés que les cauchemars s'étaient évanouis. La pitié, entre nous, on ne connaissait pas ça. Les mots non plus. Les coups de poing. Oui. Et les claques sur la gueule. La faim. La honte aussi devant les passants aux regards compatissants qui cherchaient à sauver leur âme et qui, de temps en temps, jetaient des dollars américains aux enfants malfamés que nous étions. L'envie d'être heureux nous aussi.

Elle reprit. J'en profitai pour manger. Pendant qu'elle faisait le tri de ses pensées, je fis signe au garçon de table. *Saint-Ambroise. Deux autres.* L'index et le majeur élevés au-dessus de ma tête.

Mots qui émigrent de sa bouche vers mes oreilles. Terre d'accueil. Dépanneur ouvert 24 heures sur 24. Sept jours sur sept. Bière. Vin. Loterie. Du hasard et de l'amour. Je glissai ma main vers la sienne qui était posée sur la table. La serrai tendrement. Pour lui faire savoir que je comprenais. Ou pas. Comme elle voulait. C'était toujours comme elle voulait.

Le garçon interrompit ce moment de grâce. *Priez pour nous,* répondis-je à son *Saint-Ambroise* sonore. Elle éclata de rire. Comme chaque fois que je répétais cette blague pourtant éculée entre nous. Nous trinquâmes. Elle reprit. *Tu comprends?* qu'elle répétait maintenant au bout de chaque phrase, quand elle reprenait son souffle. *Tu comprends?*

*Si. Entiendo.* En souffrance.

La mouche zigzaguait. S'épuisait. Peut-être comprenait-elle qu'elle ne sortirait jamais d'ici. Que le dehors était un mirage qu'elle ne reverrait jamais plus. Condamnée à aspirer à la liberté.

La deuxième *Saint-Ambroise* avait allumé ses yeux. Monologue illuminé. *Une dernière fois. Il faut qu'il m'entende.*

Ses mains traçaient des hiéroglyphes censés me décrypter pourquoi. Pourquoi elle allait lui écrire. Peut-être. Une dernière fois. *Dis-moi vraiment ce que tu en penses.*

Chronique mondaine de ses états d'âme les plus récents dans le ciel orangé du soir que la mouche tentait en vain de rejoindre. Sa notion du Bien et du Mal. Ma notion de l'amour et de la jalousie.

Ses mains s'étaient arrêtées. *Tu me suis?* qu'elle me dit. Soupçon aux accords de salsa. Immobilisée dans les bras du danseur.

Un signe de tête. Je portai un morceau de poulet à ma bouche. Mastiquai lentement. On ne parle pas la bouche pleine. Elle reprit. Rassurée.

Gribouillages d'idées aux couleurs éteintes. Explication naine. Conclusion à grands traits de térébenthine. *Une dernière fois. S'il regrettait?*

C'est elle maintenant qui allongeait la main. Cherchait à saisir la mienne. Mais j'en étais à une nouvelle gorgée de bière. Sa main hésita. Un peu. Se retira.

Oserais-je dire non? Cette fois? Que je ne voulais plus comprendre?

Je sentais que tout allait recommencer. Dédales à travers des mots perdus. Elle me regarderait avec pitié. Histoire rabâchée d'abandon. Me jetterait-elle un dollar elle aussi? Je n'allais pas dire oui. Ni non. Pas cette fois.

*Alain, lui...*

C'était en juillet. Une jeune fille venait d'entrer avec des roses à vendre. L'amoureux de tout à l'heure lui fit signe d'approcher.

Je roulai bien serré le journal et l'ancrai au fond de ma main. Je sentis son regard affolé aller de ma main à mes yeux. De mes yeux à ma main. Lorsque je me levai, je l'entendis à peine me demander ce qui se passait. La vis se reculer sur sa chaise, comme pour se protéger.

Elle balbutia. *Ce sera la dernière fois. Je le jure.* Mais c'était trop tard. Je levai le journal. Je m'avançai.

Le coup fut juste. Cinglant comme un fouet. Elle cria. Mais la mouche survécut. Je déposai l'argent sur la table. Pour l'addition que le garçon apporterait tout à l'heure. Je ne la quittai pas. Pour la dernière fois. Peut-être.